

## Place aux livres

---

Number 89, Spring 2007

Modernisation, changements, turbulences : les années 1960

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/6919ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

(2007). Review of [Place aux livres]. *Cap-aux-Diamants*, (89), 48–52.

Joëlle Pierre et Jean-Pierre Bélanger. *Tadoussac, à l'origine du Québec*. Tadoussac. Les Presses du Nord 2000, 120 p. (Coll. « Sites et villages du Québec », n° 1).

L'histoire de Tadoussac remonte aux origines de la Nouvelle-France, lorsque Pierre de Chauvin de Tonnetuit fut envoyé par le roi Henri IV de France pour y établir un poste de traite de fourrures, qu'il fonde en l'an 1600, soit huit années avant Québec. Dès 1535, Jacques Cartier avait navigué sur la rivière Saguenay; Samuel de Champlain avait cartographié Tadoussac en 1613.

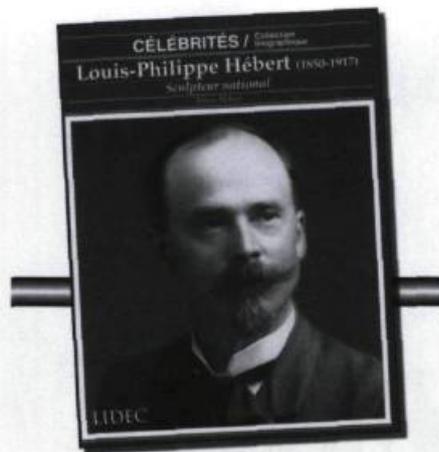
Publié à l'occasion de leur 400<sup>e</sup> anniversaire, ce livre illustré de Joëlle Pierre et Jean-Pierre Bélanger raconte avec beaucoup de détails l'histoire des Tadoussaciens, en faisant revivre des moments révolus, comme l'époque des grands hôtels et des bateaux à vapeur. Le premier quart de ce livre touche le Régime français; dans ce cas-ci, couvrant une longue période de plus d'un siècle et demi. L'arrivée de la domination britannique, à partir de 1763, crée cependant des conflits de toutes sortes. Ainsi, les Innus dont la consommation d'eau-de-vie était restreinte par les Français jusqu'alors ont désormais un accès illimité à l'alcool, ce qui occasionne plusieurs morts.

Au fil des pages, on revit l'évolution de Tadoussac : les fondateurs, les premières écoles, la première automobile et les premières routes, les chantiers de construction navale des années 1930. On peut aussi lire la liste des maires et des notables de la municipalité. Les années 1960 marquent la fin de l'âge d'or de Tadoussac, avec le départ définitif des grands bateaux blancs et la fermeture de l'Hôtel Tadoussac, en 1966. Les décennies qui suivent témoignent d'une adaptation de la population à de nouvelles dynamiques; plusieurs se convertissent au tourisme environnemental et aux circuits des croisières. En 1982, le réalisateur Tony Richardson tourne même le film américain *The Hôtel New Hampshire* à... Tadoussac !

En 2000, Tadoussac comptait 900 habitants permanents, mais ce nombre peut facilement tripler durant les étés. Ouvrage méconnu et pratiquement épuisé, *Tadoussac, à l'origine du Québec* réussit très bien à rendre compte des nombreuses mutations subtiles dans cette région magnifique. Les auteurs ont promis d'en proposer une réédition.

Yves Laberge

Bruno Hébert. *Louis-Philippe Hébert (1850-1917)*. *Sculpteur national*. Montréal, Lidec, 2002, 62 p. (Coll. « Célébrités/Collection biographique », 99).



Entreprise de vulgarisation, la collection biographique Lidec sert d'introduction au parcours emprunté par les célébrités qui voient leur existence revivre sur papier. Écrivant dans une langue simple et imagée, Bruno Hébert livre un survol de la vie et de l'œuvre de Louis-Philippe Hébert, l'homme qui deviendra le sculpteur national du Canada français. L'auteur donne ainsi suite à son investigation sur le sujet, ayant publié précédemment *Philippe Hébert, sculpteur* (Fides, 1973) ainsi qu'une version de sa thèse de doctorat *Monuments et patrie* (Éditions Plein Bord, 1980).

Statuaire qui a connu la notoriété de son vivant, Louis-Philippe Hébert est aujourd'hui généralement associé à ses bronzes de l'hôtel du Parlement de Québec dont le groupe *La Famille indienne*, appelé aussi *La Halte dans la forêt* (1890), œuvre érigée devant la porte principale. On le reconnaît également à son monument *Maison neuve* (1895) issu de la mode commémorative et situé à la place d'Armes à Montréal, projet salué par le célèbre écrivain Conan Doyle et analysé de près par Bruno Hébert. Mais le déploiement de cette carrière remarquable se fait sentir déjà dans la jeunesse du sculpteur, puisque dès l'âge de six ans, il taille des bouts de bois à l'aide d'un couteau, ce qui lui vaudra le surnom de « gosseux », surnom qui changera pour le « sauvage », puis pour le « sans-dessein ». En 1869 débute l'épisode militaire de la vie de l'artiste. À 19 ans, Louis-Philippe Hébert quitte le pays de son enfance pour s'enrôler au sein du 5<sup>e</sup> détachement des zouaves canadiens en partance pour Rome. La paix retrouvée en zone

de conflit, les zouaves retournent à la vie civile. Pour le soldat Hébert s'ensuivent quelques petits métiers, jusqu'au jour où il est invité par Napoléon Bourassa (1827-1916) à entrer dans son atelier comme apprenti afin d'y suivre une formation pour le métier de sculpteur sur les échafaudages, profession qu'il exercera sa vie durant. Divisée en deux périodes phares, la carrière de l'artiste s'inscrit dans un premier temps avec des œuvres sur bois consacrées en grande partie à la liturgie, d'où ressort son travail exécuté à la cathédrale Notre-Dame d'Ottawa et celui à la basilique Notre-Dame à Montréal. Après quelques années, il quitte l'art religieux pour l'art commémoratif afin d'immortaliser dans le bronze les grandes figures de notre histoire. Statuaire le plus important de son temps, le gouvernement l'envoie étudier à Paris, où il y fera de fréquents séjours. Usé avant terme, sculpteur consciencieux et passionné, il produira son œuvre jusqu'à épuisement, emporté par un cancer de la gorge à l'âge de 67 ans.

Cette plaquette pédagogique, où le commémorateur est commémoré, est accompagnée de nombreuses reproductions d'œuvres du sculpteur ainsi que de quelques photographies d'archives présentant l'artiste en costume de zouave, en 1870, et avec sa famille, en 1896. Il est dommage de noter l'absence d'une bibliographie en fin de volume, en complément d'information, puisqu'un tel livre d'introduction sur l'existence remplie et féconde de Louis-Philippe Hébert stimule l'envie d'en apprendre davantage sur ce monument de la sculpture au Québec.

Pascal Huot



Béatrice Richard. *La mémoire de Dieppe. Radioscopie d'un mythe*. Montréal, VLB éditeur, 2002, 207 p.

Le présent essai est une adaptation de la thèse de doctorat de l'auteure. C'est dans la foulée du débat sur l'antisémitisme qu'est venu à l'esprit de Richard d'ouvrir un chantier sur la mémoire de la Deuxième Guerre mondiale. Pour cela, elle propose de faire le portrait de la genèse et de l'évolution du mythe de l'opération Jubilee, première tentative de débarquement des forces alliées sur les plages normandes, dans la mémoire collective canadienne-française/québécoise. C'est la bataille de Dieppe (Normandie) qui figure

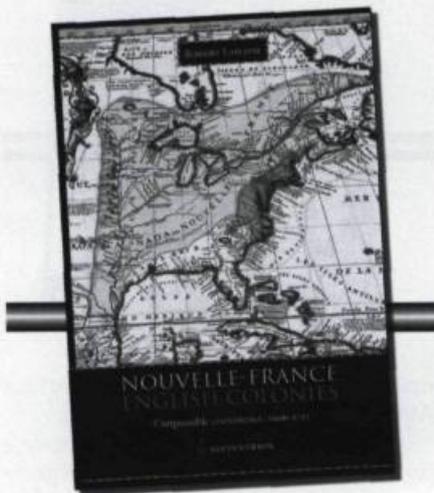
comme l'événement chargé de sens dans l'imaginaire québécois. L'auteure met en relief la propagande de guerre dans *La Presse* et le discours des manuels d'histoire sur la Deuxième Guerre mondiale à partir de 1954, année où ces derniers commencent à commenter le conflit. Mais elle ne néglige pas de souligner que les champs de bataille sont quasiment occultés des manuels et des livres d'histoire québécois, les historiens préférant donner la priorité à d'autres événements et d'autres courants (féminisme, différends provinciaux-fédéraux). La production de romans et d'essais touchant à la thématique de la guerre est aussi étudiée. En définitive, peu d'ouvrages touchent directement à la guerre de Dieppe, voire à la Deuxième Guerre mondiale. La mémoire est analysée par le biais de vecteurs officiels (État et institutions), de vecteurs associatifs (déportés, résistants, etc.) et de vecteurs culturels (cinéma, littérature) mettant en relief la tradition anti-impérialiste prônée par Henri Bourassa et Lionel Groulx. Cette vision est alimentée par la dénonciation des lourdes pertes canadiennes-



françaises lors de cette bataille. L'auteure montre que « suivre l'évolution de la mémoire collective de la Deuxième Guerre mondiale au Québec montre à quel point notre écriture du passé demeure tributaire des aspirations du présent et des modes idéologiques qui les sous-tendent, mais aussi des structures politiques et de la pesanteur des mythes fondateurs de cette société. » Il s'agit d'un essai qui traite d'un sujet qui a soulevé une polémique en son temps et que le 50<sup>e</sup> anniversaire avait sorti de l'oubli. Sans doute que cela nous rappellera l'importance de la mémoire.

Jean-Nicolas De Surmont

Robert Lahaise. *Nouvelle-France – English Colonies. L'impossible coexistence, 1606-1713*, Sillery, Éditions du Septentrion, 2006, 299 p.



Dans le contexte très académique de l'histoire savante, il fallait à Robert Lahaise une certaine audace pour intituler son ouvrage en mode bilingue. Il en fallait tout autant pour affirmer dès l'avant-propos que « l'histoire a toujours démontré que seule une nation pleinement autonome peut réellement s'épanouir ». Mais il fallait surtout à l'auteur un solide métier pour maîtriser si adéquatement l'imposante masse documentaire qui lui a permis de renouveler par le détail la connaissance de la période comprise entre 1606 et 1713. C'est en 1606, en effet, que Jacques I<sup>er</sup> accordait à deux compagnies anglaises des terres nord-américaines situées entre le 34<sup>e</sup> et le 45<sup>e</sup> parallèle. De son côté, trois ans plus tôt, Henri IV n'avait-il pas concédé à Pierre Du Gua de Monts un domaine allant du 40<sup>e</sup> au 46<sup>e</sup> degré de latitude Nord? Par la suite, au gré des incessantes rivalités qui, en Europe, opposèrent la France et l'Angleterre, la Nouvelle-France et les *English Colonies* ne cessèrent pratiquement jamais de s'affronter. Jusqu'à épuisement, peut-on dire, car c'est une France affaiblie qui, en 1713, se verra imposer par ses rivales européennes le fameux traité d'Utrecht en vertu duquel elle renonçait à toute prétention sur la baie d'Hudson, évacuait Terre-Neuve et ne conservait qu'une partie de l'Acadie.

Les faits essentiels concernant la rivalité anglo-française au cours de la période étudiée sont connus depuis longtemps. Robert Lahaise met cependant en relief, mieux qu'on ne l'avait fait jusqu'ici, l'importance des alliances

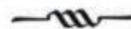
avec les Amérindiens pour expliquer comment la Nouvelle-France, avec une population à la fois peu nombreuse et très dispersée, a pu contenir à l'est des Appalaches celle, jusqu'à vingt fois plus nombreuse, des colonies anglaises.

Saluons l'érudition de l'auteur qui, en plus des documents habituellement utilisés, n'hésite pas à citer, à fort bon escient d'ailleurs, des sources littéraires, poétiques notamment. Et que dire d'un style toujours vivant, imagé, plein d'un humour très personnel! À côté d'un Louis XIV devenu « Soleil couchant », on trouve le « piaffant » Frontenac, le « flamboyant » La Salle et même « l'encyclopédique » Marcel Trudel! Le récit, extrêmement détaillé et bourré de citations, tient pourtant le lecteur en haleine. Et quand l'auteur termine son chapitre par un « À suivre... » un peu coquin, on n'hésite aucunement à emboîter le pas. Ce bel ouvrage démontre à l'envi que l'histoire peut être constamment réécrite et qu'elle n'est nullement ennuyeuse si la rédaction en est heureuse.

Il faut, malgré tout, déplorer la piètre qualité de la quinzaine de cartes que renferme ce livre. Absence de coordonnées ou d'échelle, toponymie souvent fautive et, trop fréquemment, renseignements non conformes au texte de l'auteur. Carte 9, par exemple, on trouve un océan Atlantique à la source de la rivière des Outaouais : c'est un peu fort! L'index se ressent forcément de ces incorrections. La révision n'a pas collationné l'ensemble des éléments se trouvant dans le texte, les cartes et l'index lui-même.

On attend de Robert Lahaise qu'il poursuive son brillant exposé des rivalités anglo-françaises au moins jusqu'à 1763, date qui, on le sait, n'est pas le point final des intrusions françaises en Amérique septentrionale.

Fernand Grenier



Gilles Houde. *Le passage du témoin*. Québec, Éditions Dépul, 2006, 345 p. (Coll. Mémoire).

Au début des années 1950, lorsque Gilles Houde prend la décision de devenir éducateur physique, il fait figure de pionnier. C'est l'époque où éducation physique se conjugue encore avec culture physique. Dans un ouvrage autobiographique de près de 350 pages, l'auteur relate les événements d'une carrière

bien remplie, un parcours remarquable qui permet de retracer du même coup l'évolution d'un demi-siècle d'éducation physique au Québec.

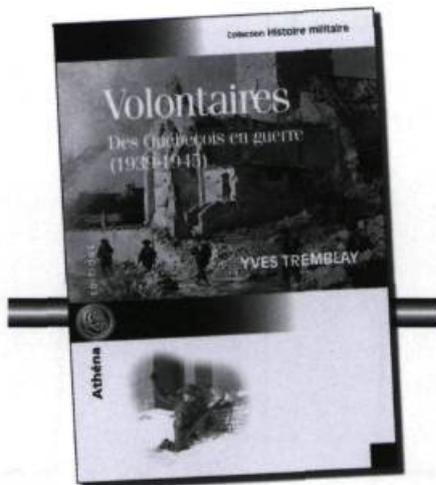
Loin de subir son destin, Gilles Houde l'a plutôt forgé. « Faire et en faisant se faire », reflète l'état d'esprit de ce jeune homme qui après de premières études à l'Université d'Ottawa gagne les États-Unis et obtient un diplôme de maîtrise. À son retour au Québec, particulièrement sollicité, il entre dans la vie professionnelle avec la possibilité de faire des choix. Homme de terrain, c'est d'abord un organisateur et un gestionnaire du sport et de l'éducation physique. C'est aussi un communicateur et un pédagogue qui perçoit par le média de la télévision, une occasion unique de transmettre sa passion. Sa volonté ferme de transformer, de modifier le cours des choses l'entraîne ensuite sur le terrain de la politique où il va œuvrer de 1966 à 1976 à titre de député du Parti libéral. Sans se désintéresser de l'avancement de l'éducation physique au Québec, Gilles Houde devient alors un acteur des changements significatifs qui s'opèrent à cette époque. Enfin, « l'après-politique » le conduit vers le champ plus vaste du tourisme où il aura à relever le défi, entre autres, de diriger l'Office du tourisme du Québec à Paris pendant cinq ans.

Dans un style attachant, jamais ennuyeux, l'auteur nous livre une chronique de la période, vivante et teintée d'humour. En ce sens, les nombreuses anecdotes contribuent à créer cet effet et facilitent encore la lecture. Toutefois, l'auteur se garde bien du piège d'un récit qui ne serait qu'anecdotique. Sans avoir la prétention d'écrire une histoire officielle de l'éducation physique au cours des 50 dernières années, Gilles Houde apporte une contribution utile et novatrice à l'historiographie. À cette date, peu d'observateurs sportifs n'ont encore témoigné de cet intervalle récent. Pour tous ceux et celles qui ont un intérêt pour le sport et l'éducation physique au Québec à titre d'initiés ou de non-initiés, *Le passage du témoin* est à lire.

Pierre Richard

Yves Tremblay. *Volontaires. Des Québécois en guerre (1939-1945)*. Montréal, éditions Athéna, 2006, 142 p.

Desmond Morton. *Billet pour le front : histoire sociale des volontaires ca-*



nadiens (1914-1919). Montréal, éditions Athéna, 2005, 348 p.

Dans l'introduction de *Billet pour le front*, Desmond Morton note que les guerres sont « des phénomènes collectifs », mais que les masses indifférenciées sont composées d'individus. Il ajoute dans cette traduction de *When Your Number's Up* que les drames vécus par ces personnes méritent d'être mieux connus puisque la Grande Guerre est un événement important et que les « soldats québécois firent preuve d'un courage reconnu par tous, sauf par leur propre peuple. »



Dans son livre instructif et fascinant, Morton nous présente en détail la vie des soldats que les études d'histoire des événements militaires ne peuvent que toucher très rapidement. « Pourquoi s'enrôlent-ils? Que leur arrive-t-il sur le champ de bataille? Que leur arrive-t-il lorsqu'ils sont blessés, faits prisonniers ou tués? Qu'est-ce qui les aide à supporter leur terrible et révoltante épreuve? Et qu'advient-il aux survivants qui, une fois

la guerre terminée, reviennent au pays? »

L'auteur ajoute à la valeur du livre avec des statistiques détaillées, une superbe liste des sources (documents personnels, livres et articles) et une cinquantaine de photos accompagnées de descriptions complètes.

Yves Tremblay, dans *Volontaires*, pose des questions semblables au sujet des expériences des Québécois pendant la Deuxième Guerre mondiale. La source principale de cette étude est une série d'entrevues faites par Patrick Capolupo avec dix-neuf anciens combattants. Tremblay comme Morton et les dix-neuf individus interviewés regrettent que « l'expérience combattante » ne soit pas mieux connue au Québec.

Tremblay réussit à situer les commentaires des anciens combattants dans le contexte de l'époque. Ce qui est frappant dans ces deux excellents ouvrages, c'est d'abord de constater à quel point les expériences de guerre de ces individus sont différentes, surtout à cause des progrès technologiques. Par contre, il est aussi facile d'observer que les sacrifices et les réalisations de tous ces héros se ressemblent énormément. Fascinant à lire!

John MacFarlane

Jacques Boisvert. *L'église St-Édouard de Gentilly. Architecture, sculpture, peinture*. Nicolet, Séminaire de Nicolet 2000, 2006, 117 p.

Jacques Boisvert consacre la première partie de son volume au conflit qui a précédé la construction de l'église, soit celui du choix du site.

Par la suite, l'auteur, passionné de sculptures et de peintures anciennes du



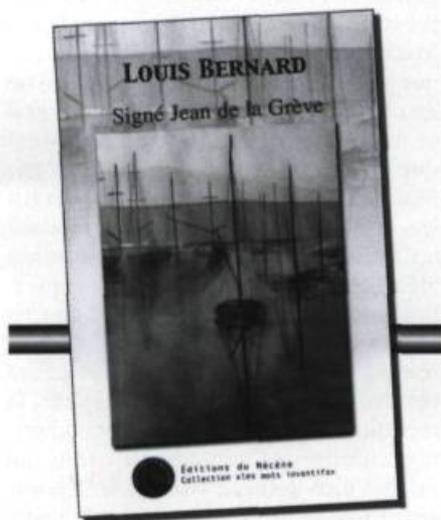
Québec, nous présente les œuvres qui embellissent l'église St-Édouard de Gentilly (ville de Bécancour) depuis plus de 150 ans. On fait connaissance avec des artistes tels Thomas Baillairgé, Damasse Saint-Arnaud, Raphaël Giroux, Adolphe Rho, Eugène Hamel, Jean-Thomas Rousseau, etc. qui ont eu des parcours artistiques remarquables.

Préfacé par Paul Racine, historien de l'art, cet ouvrage a été publié à compte d'auteur.

**Yves Beauregard**



Louis Bernard. *Signé Jean de la Grève*. Saint-Prospère, Éditions du Mécène. (Coll. Les mots inventifs), 2005, 142 p.



Ce sont des textes de son aïeul maternel, Jean Vigneau, que le pédiatre Louis Bernard a exhumés pour les livrer à son lectorat.

Jean Vigneau (1864-1945) les signait du pseudonyme Jean de la Grève. Né à la Pointe-aux-Esquimaux, ancien nom de Havre-Saint-Pierre, il quitte la Côte-Nord pour le séminaire de Rimouski où il est fort heureux. Comme il refuse de prendre la soutane après sa rhétorique, il ne peut continuer ses études. Quatre ans plus tard, il laisse le Havre pour Québec où durant trois ans, il appartiendra aux forces armées qu'il abandonnera aussi, refusant d'apprendre à tuer. L'abbé Joseph-Alfred Pérusse, qu'il a connu au collège, le recommande à l'archevêque d'Ottawa à qui il servira de secrétaire durant un an. De là, il correspond avec Maria Green, sa cadette de neuf ans,

connue sur le quai Renaud à Québec. Après un séjour à la Trappe d'Oka où il a appris sommairement le métier de fromager, l'abbé Pérusse lui cédera une terre à Maria, dans la baie des Chaleurs où il élèvera sa nombreuse famille, décimée par la tuberculose. Il meurt en 1945, dix-sept ans après sa Maria à qui il continue d'écrire même veuf. Comme ses ancêtres qui ont dû lutter contre la dépossession, il doit s'opposer aux autorités religieuses et politiques pour ne pas être exproprié. Bataille qu'il a gagnée.

L'histoire de sa vie, comme celle de ses ancêtres, nous est révélée par sa correspondance d'une exceptionnelle qualité. Il est bien de la même race que le capitaine Beausoleil Broussard de *Pélagie-la-Charrette* d'Antonine Maillet. Quels beaux poèmes émaillent les textes! Pour tant d'éblouissements, merci docteur Bernard!

**Raymond Deraspe**



Jean-Marie Fallu. *La Gaspésie, au temps des belles prises*. Québec, Les Éditions Gid, 2005, 208 p. (Coll. 100 ans noir sur blanc, 12).

L'immense territoire de la Gaspésie a été occupé par des Amérindiens, des Acadiens, des loyalistes américains, divers immigrants européens puis par des Canadiens à la recherche de nouvelles terres et d'une nouvelle vie.

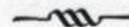
Au XIX<sup>e</sup> siècle, la pêche commerciale est la principale activité économique avec les grandes compagnies européennes Robin et LeBoutillier en particulier. Puis les mines et les forêts remplaceront la pêche.

Les pionniers connaîtront des périodes difficiles, mais la bonne entente entre les nationalités facilitera la survivance de tous. Durant le siècle suivant, des paroisses sont ouvertes sur le pourtour de la péninsule et d'autres à l'intérieur des terres. Des services dans plusieurs domaines comme l'enseignement, la santé, les communications sont créés pour donner de l'espoir à ceux qui vivent sur ce vaste territoire éloigné des grands centres. Malheureusement, l'abandon de la pêche commerciale, durant la première partie du XX<sup>e</sup> siècle, cause un ralentissement économique. Des efforts sont faits pour aider cette population, mais les longs délais en découragent plu-

sieurs qui partent vers les grands centres urbains et la Côte-Nord.

Entre-temps, grâce au gouvernement du Québec, la Gaspésie a trouvé une nouvelle vocation avec le tourisme.

**Jean-Pierre Paré**



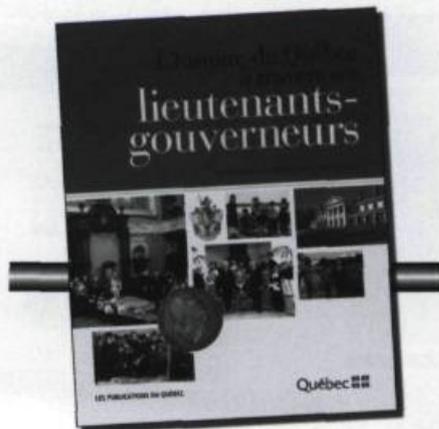
Frédéric Lemieux, Christian Blais et Pierre Hamelin. *L'histoire du Québec à travers ses lieutenants-gouverneurs*. Québec, Les Publications du Québec, 2005, 415 p.

Démontrer la symbiose entre l'histoire du Québec et celle de ses lieutenants-gouverneurs afin de promouvoir le respect de cette fonction, tel est le défi que se sont lancés les trois auteurs de cette commande de l'honorable Lise Thibault.

Ayant divisé leur ouvrage en quatre parties, les auteurs établissent d'abord une filiation entre les pouvoirs du lieutenant-gouverneur et ceux des gouverneurs des régimes français puis britannique. Ils évoquent ensuite la Confédération qui entraîne la création de ce poste. La nature et la diminution progressive de ses pouvoirs nous sont également présentées jusqu'à aujourd'hui.

Cette partie introductive est suivie d'une « galerie des lieutenants-gouverneurs » composée de la biographie des 27 personnalités ayant occupé cette fonction depuis 1867. De ce lot, les auteurs accordent une attention particulière au règne de Luc Letellier de Saint-Just et à son fameux « coup d'État » de 1878. Abondamment illustrée, cette partie comprend également un inventaire des traces laissées dans la toponymie par les lieutenants-gouverneurs du Québec.

S'ensuit un panorama historique



des résidences vice-royales, de la belle époque du manoir de Bois-de-Coulonge jusqu'à la période beaucoup plus terne de la maison Dunn. Cette dernière est finalement remplacée, en 1997, par une allocation au logement versée au lieutenant-gouverneur afin de soulager les finances publiques. Un cabinet de fonction demeure néanmoins à la disposition de « Son Excellence ».

Très éclectique, le dernier segment de l'ouvrage aborde des thèmes aussi variés que les rituels, le drapeau, le rôle diplomatique et les déplacements des lieutenants-gouverneurs. Remplie d'anecdotes, cette partie verse parfois dans la chronique mondaine et la description enthousiaste des bonnes œuvres du représentant de la couronne.

Dans son ensemble, cet ouvrage présente bien l'origine et l'évolution du rôle du lieutenant-gouverneur. Par le fait même, il offre une excellente rétrospective du fonctionnement de notre système parlementaire. Les auteurs auraient cependant gagné à prendre une plus grande distance avec leur sujet. Car, ne leur en déplaise, l'idée que le lieutenant-gouverneur soit « dégagé des contraintes partisanes et des campagnes électorales » est systématiquement contredite par leur propre « galerie des lieutenants-gouverneurs » où transparait bel et bien « l'image d'une fin de carrière accordée à un fidèle du parti au pouvoir ».

Dave Noël



Serge Bouchard. *Récits de Mathieu Mestokosho, chasseur innu*. Montréal, Les Éditions du Boréal, 2004 (1977), 194 p.

Anthropologue de formation, Serge Bouchard consigne dans le présent ouvrage la voix d'un homme, celle de Mathieu Mestokosho, chasseur innu. Parue antérieurement sous le titre *Chroniques de chasse d'un Montagnais de Mingan*, la présente édition est préfacée par Gérard Bouchard qui, dans une mise en contexte historique, soulève l'importance d'un tel récit autobiographique et le mérite qui revient à l'auteur-collecteur. La valeur intrinsèque du témoignage de Mathieu Mestokosho est liée à l'immersion profonde dans l'univers de l'Autre, à l'art de vivre ancien qui fut longtemps dédaigné dans la mémoire des Amériques. Cette réédition donne également l'occasion à Serge Bouchard de porter à nouveau un regard sur ses souvenirs en signant un avant-propos sur cette expérience de terrain initiatique. En 1970, lui, le jeune urbain, le Montréalais étudiant en anthropologie, recueille par le truchement du magnétophone les propos d'un vieillard. Lui, qui ne maîtrise même pas la langue innue, porte attention à la voix qui pénètre dans les grands espaces de neige sur la terre que Dieu donna à Caïn. Ainsi, ce chasseur de la Minganie se dévoile, expose une culture du bois, le monde des Innus anciens, l'histoire de sa vie.

Mathieu Mestokosho est né vers 1885 et il a vécu presque un siècle. Le pays des Innus couvre l'immense hinterland labradorien. Cette terre nourricière, ils l'occupaient, l'habitaient en entier. Ses récits renvoient à ce mode de vie de trappeur, de chasseur qu'il fut entre 1890 et 1960.

Le recueil se divise en deux parties complémentaires. La première, qui regroupe quatre histoires de chasse, nous plonge véritablement dans le monde des chasseurs qui vivent dans le bois en se

nourrissant d'animaux et en vendant des fourrures aux comptoirs de la Hudson's Bay Company. La seconde partie constitue un retour sur le mode de vie de Mathieu Mestokosho. Divisé en trois volets, le premier est une réflexion sur le travail de ces hommes qui chassent pour se nourrir pour ensuite se préoccuper d'argent. Le segment suivant est la démonstration de l'habileté et de la persévérance des hommes, mais aussi des femmes qui faisaient tout le travail au campement. La dernière section expose les méthodes de chasses des Anciens.

Véritable retour dans le temps, les récits autobiographiques de Mathieu Mestokosho sont des épisodes de vie en rapport direct avec la nature nourricière, le sens de la communauté, la notion de partage et de ces rites oubliés issus des grands espaces de neige. L'ouvrage est illustré en son centre par des photographies, témoins des années 1950, où il est possible de mettre un visage sur Mathieu Mestokosho et sa famille ainsi que sur quelques-uns de ses partenaires de chasse et sur les activités propres à ce mode de vie. On regrette cependant que la carte du territoire parcouru par Mathieu Mestokosho soit si peu détaillée, la situation des lieux identifiés dans les récits en langue algonquienne aurait été utile pour situer l'action plus spécifiquement sur le territoire. Par contre, l'ouvrage a le mérite de faire figure de témoignage sur un temps maintenant révolu. En ce début de XXI<sup>e</sup> siècle, la réédition de ce discours devient un héritage culturel de l'humaine humanité qui est des plus actuels; comme si le jeune anthropologue, en accord avec le vieux chasseur innu, savait que « nous allions un jour ou l'autre revisiter ce vide, question de savoir où nous en sommes ».

Pascal Huot

Tél. : (418) 656-5040 • Téléc. : (418) 656-7282 • revue.cap-aux-diamants@hst.ulaval.ca

LA REVUE D'HISTOIRE DU QUÉBEC  
**CAP-AUX-DIAMANTS**